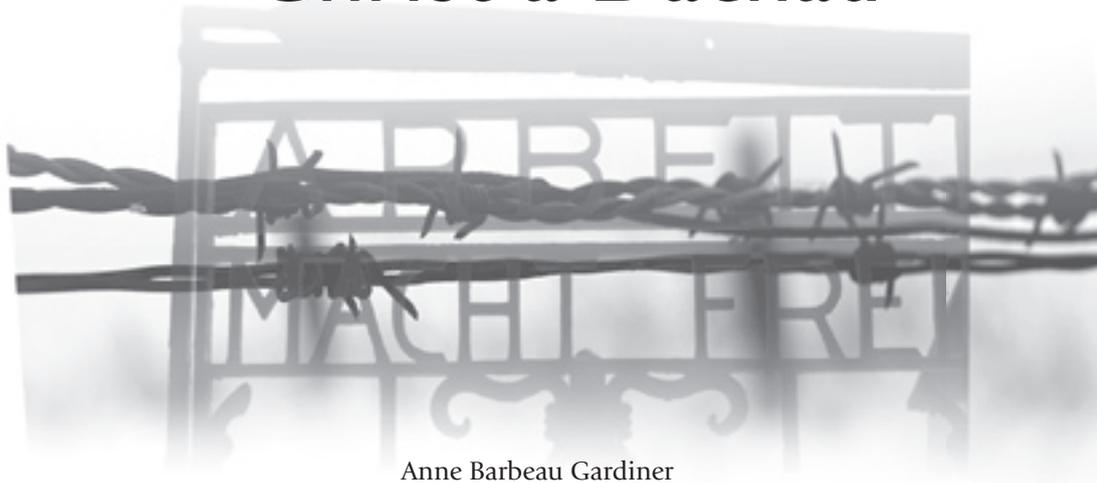


Le miracle du Christ à Dachau



Anne Barbeau Gardiner

Récit du père John Lenz

Le Christ à Dachau, ou le Christ victorieux, par John M. Lenz. Roman Catholic Books. 328 pages. \$22.95 D'abord publié en allemand au milieu des années 50, Le Christ à Dachau est le récit profondément émouvant, écrit par le Père John Lenz, des cinq années qu'il a passées dans un camp de concentration en Bavière de 1940 à 1945. L'aspect peut-être le plus frappant de son histoire est qu'elle révèle comment des athées de tous genres – criminels, socialistes, communistes, et agents SS – joignirent leurs forces pour persécuter des prêtres catholiques.

A la racine des supplices dans les camps de concentration, remarque le Père Lenz, on trouve une Europe qui « avait tourné le dos au Christ », pour embrasser « un système totalitaire basé uniquement sur la force ». Le rejet de Dieu qui a conduit au troisième Reich régnait maintenant dans les camps, surtout sous la forme de l'hostilité active des prisonniers athées contre les prisonniers prêtres.

Encore aujourd'hui les médias n'arrêtent jamais leur ridicule campagne contre le pape Pie XII pour son soi-disant « silence » sur les souffrances dans ces camps, mais ils ne parlent jamais de la complicité d'athées de gauche avec les Nazis pour infliger des souffrances dans ces camps. D'après le Père Lenz, « les SS du camp et les rudes prisonniers communistes et athées conspiraient à faire de notre vie un enfer. » Oui, ils conspiraient, tout comme Pilate et Hérode l'ont fait en affligeant No-

tre Seigneur. La haine des athées contre les prêtres catholiques était si intense dans ces camps que le Père Otto Neuerer, parmi d'autres martyrs, finit par être suspendu par les pieds pendant 36 heures jusqu'à en mourir, uniquement parce qu'un autre prisonnier avait prétendu vouloir recevoir une instruction religieuse et l'avait ensuite trahi. Dans un autre cas, à Dachau, les SS, avec des prisonniers communistes, ont accablé l'évêque polonais Michael Kozal d'indignités intolérables avant qu'il ne meure. Oui, des prisonniers communistes servant de valets pour les SS. Quand entendons-nous parler de ces choses?

Le sous-titre de livre du Père Lenz est « le Christ victorieux » parce que les 2400 prêtres catholiques internés à Dachau demeurèrent invaincus jusqu'à la fin, bien qu'environ mille d'entre eux moururent dans ce que le père Lenz appelle « le plus grand martyre de prêtres dans l'histoire de l'Église ». On leur offrit la liberté s'ils voulaient renoncer à leurs fonctions sacerdotales, mais seulement deux acceptèrent et furent relâchés. Le Christ a remporté une grande victoire à Dachau. L'horreur était seulement la moitié de l'histoire; ceux qui embrassèrent la croix, déclare le Père Lenz, ont rendu témoignage au triomphe de Notre Seigneur sur les « forces de l'enfer ».

Denoncé

En 1938, tout de suite après la marche des Nazis sur l'Autriche, le Père Lenz parla à un paysan dans sa paroisse de « l'impiété du nouveau régime

Anne Barbeau Gardiner, collaboratrice à l'édition de la « New Oxford Review », est professeure émérite d'anglais au collège John Jay de l'université municipale de New York. Elle a publié des articles sur Dryden, Milton et Swift, comme aussi sur des Catholiques du 17ème siècle.

Cette revue bibliophile est apparu pour la première fois dans « New Oxford Review » en février 2009 et est imprimé avec permission. Copyright 2009 New Oxford Review, 1069 Kains Av., Berkeley CA 94706, U.S.A., www.newoxfordreview.org.

». Il fut dénoncé. Interrogé, il admit avoir dit que l'enseignement des Nazis était « athée » et « anti-chrétien ». Cela suffit. Il fut emprisonné à Vienne pendant 17 mois et finit par aboutir à Dachau en août 1940. Là il trouva environ trois cents chefs catholiques autrichiens qui avaient été incarcérés depuis le 'viol' de l'Autriche. Chaque prêtre qui venait à Dachau – beaucoup d'entre eux d'Autriche, et la plupart de Pologne – était immédiatement envoyé au peloton de punition avec les juifs et les tziganes, parce que, comme eux, les prêtres étaient regardés par les Nazis comme « l'ordure » de l'humanité.

Après une semaine, le Père Lenz fut envoyé avec d'autres prisonniers dans des camions à bétail scellés d'abord à Mauthausen, puis à Gusen, un camp de travaux forcés où les criminels étaient les « patrons ». Dès le début, le Père Lenz remarqua que les intrépides polonais – qui étaient traités pire que les autres, surtout s'ils étaient prêtres, docteurs ou professeurs – avaient fait du camp un foyer de prière : « C'était surtout les Polonais et leurs braves prêtres qui inspiraient cet esprit de prière. » Il était touché par la façon avec laquelle ils priaient ensemble dans leurs colonnes de travail jusqu'à l'approche d'un garde SS ou d'un caporal, et alors ils faisaient silence. Ils priaient aussi ensemble le dimanche, autour de leurs 150 prêtres qui « vivaient, souffraient et mouraient avec eux. » Pendant sa dure épreuve à Gusen, le Père Lenz dit : « Je n'ai jamais cessé de remercier Dieu pour mes souffrances, et c'est cela qui, plus que tout le reste, m'a aidé à porter la Croix. » Pour la première fois il comprit le sens des mots de saint Paul : « Je surabonde de joie dans mes tribulations » (2Cor. 7 :4), parce qu'il comprenait que « ce temps de souffrances, aussi terribles qu'elles fussent, était d'un immense profit. » Il avait passé

trois ans dans un noviciat des Jésuites, mais ces trois mois à Gusen avaient une valeur « beaucoup plus grande », parce qu'ils lui firent découvrir « le type de prière qui transperce l'âme comme un glaive, » la prière de « l'abandon inconditionnel » à la volonté de Dieu.

Il est triste que les prisonniers athées à Gusen et à Dachau fussent incapables de profiter spirituellement de leurs souffrances : « Quant à ceux parmi nous qui étaient sans-Dieu, la vie dans les camps, avec tout ce que cela impliquait, ne servait qu'à les rendre plus désillusionnés, durs et amers. » Puisqu'ils ne pouvaient pas prier, « dans l'absence apparemment totale dans le camp de tout espoir et de toute raison d'être, » ces hommes perdaient tout respect de soi et cherchaient à rendre leurs vies « les plus tolérables qu'il était possible » au détriment des autres prisonniers. Ces derniers devaient utiliser leurs vêtements comme oreillers pour empêcher que les blousons ou bonnets ne disparaissent pendant la nuit. Le Père Lenz concède que tous les prisonniers athées n'étaient pas corrompus ou endurcis, mais que ceux parmi eux qui avaient un cœur tendre étaient l'exception à la règle générale.

Instruments dociles des SS

Ce que le Père Lenz dit de ces sans-Dieu dans les camps de concentration offre une réponse parfaite aux prétentions de Christopher Hitchens dans son livre Dieu n'est pas grand (livre à propos duquel l'auteur du présent article a écrit une revue dans le numéro de décembre 2007 de NOR – l'éditeur), dans lequel il affirme que « si une enquête statistique convenable » était faite, on trouverait que les athées ont été « plus moraux que les Chrétiens. » Quand les athées étaient devenus les « vrais maîtres » des camps de concentration



– des « âmes de Judas » qui portaient un brassard jaune et agissaient comme « des instruments dociles des SS » - ils faisaient de la vie un enfer pour les autres prisonniers. Pour quelques privilèges et une meilleure nourriture, il n’y avait « pas de limite qu’ils (les capos) refusaient de franchir dans leur agir impie et égoïste. » Ils étaient souvent plus bestiaux et sadiques que les SS eux-mêmes dans l’extériorisation de leur hostilité contre les prêtres. Un de ces capos accabla de façon continue le Père Lenz de coups et « l’aiguillonna en le raillant et l’injuriant » pendant que celui-ci poussait une brouette lourdement chargée de gravier sur un sentier montant. Ce caporal qui était en charge de l’infirmierie se vantait qu’aucun prêtre qui y avait été admis n’en était jamais sorti vivant. Et lorsqu’on prépara une chapelle à Dachau, tel caporal, un « athée animé d’un mépris indescriptible pour nous, prêtres », n’avait que des jurons et malédictions pour ceux qui demandaient des indications pour s’y rendre.

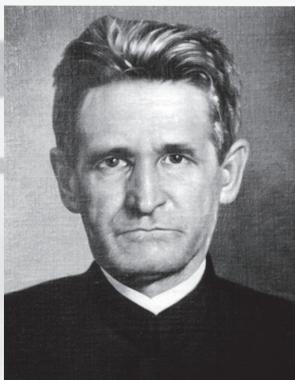
En décembre 1940, suite à des négociations prolongées entre les évêques allemands et la Gestapo, les commandants de Gusen et d’autres camps reçurent l’ordre de Berlin de renvoyer tous les prêtres à Dachau. Les évêques n’ont pas réussi à obtenir la libération des prêtres, mais ils ont obtenu pour eux l’usage de bréviaires, d’une chapelle, des messes régulières, et un quartier séparé pour les prêtres à Dachau. Le Père Lenz retourna à Dachau le 8 décembre 1940, et aboutit dans les quartiers très à l’étroit du secteur réservé aux prêtres, qui maintenant était devenu « l’ordre cloîtré le plus grand et en même temps le plus rigoureux au monde. » Là, les prêtres catholiques, venant de 136 diocèses et de 24 nations, formaient une grande communauté religieuse au milieu de « l’enfer même. » Les deux tiers de ces prêtres avaient plus

de 50 ans, un quart avaient plus de 60 ans, et un était octogénaire, le Père lithuanien Stanislas Pujdo. Il y avait aussi deux évêques : Dr. Kozal, de Pologne, et Mgr Piguet de France.

Christus vincit

Le 22 janvier 1941 la messe fut dite pour la première fois dans la nouvelle chapelle. Les croix rouges sur les fenêtres verdâtres témoignaient que « la croix du Christ avait triomphé dans l’enfer créé par la croix gammée nazie! » Bien que toujours à moitié affamés et remplis de poux, les prêtres chantaient joyeusement le « Christus vincit! » et se consolaient en pensant « que le Christ lui-même était ici avec nous dans le Saint Sacrement. Le Christ lui-même, Notre Seigneur, notre Dieu était avec nous ici à Dachau, prisonnier avec nous derrière les fils barbelés. » A partir de ce jour, le Christ demeura à Dachau; sa présence dans le Saint Sacrement devenait « la source constante de notre vie spirituelle et intellectuelle. » Les prêtres étaient unis chaque jour à la messe comme les premiers chrétiens dans les catacombes, et bien que la chapelle fût strictement interdite à tous ceux qui n’étaient pas prêtres, ils réussirent à laisser quelques prisonniers laïcs de confiance entrer dans la chapelle, malgré le danger constant d’être « trahis par des espions. » A partir de là, les prêtres réussirent aussi à apporter l’Eucharistie à d’autres détenus du camp, spécialement à ceux qui étaient près de la mort. C’était un « miracle du Christ à Dachau. »

Le Père Lenz fonda alors une confrérie du rosaire à Dachau, pour que les prêtres pussent dire le rosaire non seulement en privé, mais aussi en commun. Au mois de mai 1941, ils reçurent la permission de pratiquer leurs dévotions à Notre Dame dans la chapelle et de chanter des hymnes



L’abbé Rupert Mayer s’opposa publiquement aux campagnes de propagande anti-catholiques et se battit contre la politique Nazie concernant l’Église. Son opposition envers les Nazis le firent emprisonner plusieurs fois à la prison de Landsberg et au camp de concentration de Sachsenhausen à cause des “Kanzelparagraphen”, une série de lois du 19ème siècle interdisant au clergé toute déclaration politique en chaire.
Rupert Mayer parla avec force contre les méfaits du régime Nazi dans ses conférences et ses sermons. Devant la “Sondergericht”- une des “cours spéciales” d’Adolf Hitler - il déclara: “Malgré la consigne de silence qui me fut imposée, je continuerai quand même de prêcher, même si les autorités de l’État jugent que mes paroles en chaire sont des actes dignes de punition et un mauvais usage de la chaire”.

en chœur, une victoire que le Père Lenz résuma par ces mots : « Au Christ par Marie – à Dachau. » Finalement ils obtinrent une belle statue de « Notre Dame de Dachau. »

Comme il fallait s’y attendre, la nouvelle chapelle et le culte excitèrent la haine et l’envie des athées du camp. Parfois, les SS faisaient irruption pendant la messe et ordonnaient, à la pointe de fusil, à tous les prêtres de dégager, disant : « Assez de paroles magiques aujourd’hui ! ». Étonnamment, « leurs mains impies n’ont jamais ouvert le tabernacle pendant toutes ces quatre années. » Les athées gauchistes étaient pareillement acerbes contre la nouvelle chapelle, et voulaient instituer un centre « d’instructions politiques » dans le camp comme « contre mesure », mais cela leur fut refusé. Avec rage, ils surveillaient les prêtres, « comme des vautours prêts à exploiter la plus infime peccadille, la remarque la plus triviale, un faux pas involontaire. »

Pendant tout ce temps, les prêtres n’étaient pas dispensés des travaux forcés. Leur était réservée la corvée de transporter de la cuisine vers les divers baraquements 500 seaux en métal pleins de nourriture, chacun d’une contenance de 50 litres et pesant environ 160 livres. Malgré leur faim et leur faiblesse accablantes, ils devaient aussi travailler à la plantation de 160 acres (65 hectares) par tous les temps. En 1941, cent prêtres moururent de faim, et quatre cents moururent de cette façon en 1942. Pourquoi? Parce que les capos volaient la nourriture des prêtres de sorte qu’il n’y en avait jamais assez et, en plus, ils enlevaient la viande des seaux de nourriture, ne laissant que la soupe de pommes de terre et de navets, et encore, pas d’abondance même dans cela. A propos de la nourriture manquante, le Père Lenz dit : « Le capot de notre bloc et ses compères communistes

savaient certainement où elle était, » mais il était inutile de protester, ils ne feraient que rire. « Ils étaient après tout des communistes et des athées » et c’était une partie de « leur devoir sacré de nous dépouiller de toutes les façons possibles. »

Plaisir bestial dans les punitions

Avec l’arrivée d’un nouveau commandant à la mi-avril 1942, les conditions de vie s’améliorèrent pendant un an, car le nouveau chef ne prenait pas « un plaisir bestial dans les punitions. » Des camions transportaient maintenant la nourriture aux baraquements, on permettait de recevoir des colis venant des familles ou d’amis, et, pour contrer une corruption envahissante, des prêtres commençaient à occuper « des positions clef dans le camp. » Ainsi par exemple, pour la première fois, un prêtre fut désigné responsable de la chapelle : « Nos camarades communistes étaient ainsi privés de toute nouvelle interférence dans nos affaires. »

Mais quand les prêtres commencèrent, à la fin de 1942, à recevoir des colis de leurs familles, amis, et Sœurs en religion, « la rage et la jalousie des camarades impies ne connut plus de bornes. Ils menacèrent et intimidèrent, mais ne purent faire cesser l’arrivée des colis. » Puis l’enfer se déchaîna quand les prêtres commencèrent à distribuer le contenu de ces colis aux plus démunis du camp. Alors, par malice, nos camarades impies excitèrent les SS à punir tout à la fois les prêtres et les plus démunis : « Les communistes ne pouvaient pas être plus prompts à dénoncer notre distribution de nourriture et de vêtements comme du « prosélytisme » et, au moins une fois, ils réussirent à faire entourer par des gardes SS la foule des pauvres prisonniers qui s’était attroupée devant le baraquement des prêtres avec l’espoir de recevoir de l’aide. » Ainsi, pour un certain temps,



Edith Stein fut arrêtée le 2 août 1942 par les S.S. avec sa sœur Rosa et tous les Juifs ayant reçu le baptême catholique, à la suite de la protestation des évêques catholiques hollandais contre la persécution des Juifs. Au camp de Westerbork, elle croise la juive Etty Hillesum, qui vient d’être embauchée par le Conseil juif du camp pour aider à l’enregistrement. Cette dernière consigne dans son Journal la présence d’une carmélite avec une étoile jaune et de tout un groupe de religieux et religieuses se réunissant pour la prière. À l’aube du 7 août, un convoi de 987 Juifs partit en direction d’Auschwitz. Toutes les personnes du convoi sont gazées au camp de concentration d’Auschwitz-Birkenau en Pologne le 9 août 1942.

il fut interdit aux prêtres de distribuer des vêtements et de la nourriture, et même de visiter les malades, à cause de la complicité des athées gauchistes avec les Nazis.

Malheureusement, le nouveau commandant ne resta qu'un an et, au printemps 1944, les prêtres furent retirés des « bons postes » parce que l'on découvrit que l'un d'entre eux était sorti clandestinement du camp pour fuir les souffrances de Dachau. Les écrits de Père Lenz furent saisis, et il fut puni pendant 12 jours dans le « bunker station debout », une cellule de prison ayant la forme d'une cheminée. Dans les dernières années de la guerre, le camp fut frappé par des épidémies de typhus, une maladie transmise par les poux. Au début, l'infirmerie était tenue par des infirmiers athées qui volaient les contenus des colis que les prisonniers recevaient de leurs familles ou de leurs amis. Mais comme l'épidémie de typhus progressait, certains infirmiers moururent; d'autres s'enfuirent pour échapper à la mort, tout comme des gardes SS, ce qui fit que, finalement, le soin des mourants fut laissé aux prêtres. Pendant ce temps, les intrépides prêtres polonais « ont réalisé ce qui paraissait impossible, et obtenu la permission des autorités SS de travailler parmi les mourants dans le secteur de quarantaine du typhus. » Presque tous les patients étaient des catholiques, de France, d'Italie, de Yougoslavie ou de Tchécoslovaquie. Lorsqu'il ne connaissait pas la langue d'un de ces mourants, le Père Lenz utilisait un petit crucifix en guise d'interprète. Un homme seulement refusa son ministère, et seulement trois des prêtres infirmiers moururent du typhus.

Principal ennemi

Il vaut la peine de noter qu'il y avait seulement 141 pasteurs protestants à Dachau, contre

2400 prêtres catholiques (sans mentionner quelques centaines de séminaristes et de frères). Cela suggère l'idée que les Nazis regardaient l'Église catholique comme leur principal ennemi. Le Père Lenz fait remarquer que « les deux tiers de l'Allemagne étaient protestants quand Hitler prit le pouvoir » en 1933, et cependant en 1945 seulement 17 ministres protestants allemands étaient internés à Dachau (et 33 d'autres nationalités), alors que seulement le tiers catholique de l'Allemagne était représenté par 190 prêtres. Ces chiffres sont fort parlants surtout lorsqu'on impute injustement la responsabilité des souffrances de la deuxième guerre mondiale à l'Église catholique en la personne du pape Pie XII. Le Père Lenz déclare que les arrestations et emprisonnements de prêtres avant et pendant la guerre étaient seulement un prélude dans le plan des Nazis. Ils ont été aussi loin qu'ils l'ont osé en ce temps, mais ils espéraient éventuellement faire une « grande purge » de l'Église catholique après la victoire d'Hitler. Car celui-ci s'était vanté en disant : « J'écraserai l'Église catholique comme un crapaud. »

Après la guerre, note le Père Lenz, beaucoup de gens lui demandaient comment Dieu « pouvait permettre une telle injustice » comme les souffrances de ses prêtres à Dachau. Il avait l'habitude de répondre : « Un regard sur la Croix de notre Seigneur et Rédempteur nous donne sûrement la seule réponse. » Il faut recommander fortement le livre *Le Christ à Dachau* aujourd'hui, alors que Christopher Hitchens fanfaronne dans son best-seller que la moralité des croyants est « bien connue pour être bien en dessous de la moyenne humaine » comparée à celle des athées, et alors que l'athéisme militant marche de nouveau au pas, tandis que l'Europe est beaucoup plus impie aujourd'hui que dans les années 30.



En 1939, la fraternité de Maximilien Kolbe fournit l'abri à des réfugiés polonais, y compris des Juifs. Le 17 février 1941, Maximilien Kolbe est arrêté par la Gestapo puis transféré en mai dans le camp d'Auschwitz, sous le matricule 16670. En juillet 1941, un homme disparaît dans le bloc 14. Aussitôt, les nazis sélectionnent dix hommes de la même baraque et les condamnent à mourir de faim, afin de décourager les tentatives d'évasion. Kolbe se porte volontaire pour remplacer François Gajowniczek, père de famille. Les dix prisonniers sont enfermés dans le bunker du souterrain. Après deux semaines de famine, seuls quatre des dix hommes se trouvent encore en vie. Kolbe en fait partie. La place venant à manquer, ils sont exécutés d'une injection de phénol dans le bras. Leurs corps sont brûlés dans un four crématoire le 15 août.